

Slums !

Les petits sorciers de Kinshasa

Un extrait à propos des enfants à Kinshasa, en République démocratique du Congo.

(...)

Dans ce contexte de misère absolue, les anthropologues décrivent la dissolution des modes d'échange gratuit et la disparition des relations réciproques équilibrées qui régissaient la société zaïroise. Les familles urbaines pauvres – dépossédées de leurs réseaux d'entraide ruraux ou, à l'inverse, submergées par les demandes de solidarité familiale – sont soumises à d'énormes pressions pour se débarrasser de leurs membres les plus dépendants. Comme le souligne amèrement un chercheur de Save the children (« Sauvez les enfants ») : « *La capacité des familles et communautés congolaises à assumer les besoins vitaux et la protection de leurs enfants semble s'effondrer.* »

Par ailleurs, cette crise de la famille a coïncidé à la fois avec le boom du pentecôtisme et un regain de peur pour la sorcellerie. D'après Devisch, de nombreux Kinois interprètent leur sort dans le contexte de la crise urbaine généralisée comme « *un type de maraboutage, ou d'ensorcellement* ». Résultat : Kinshasa est en proie à une croyance littérale et perverse en Harry Potter, qui s'est traduite par la dénonciation de milliers d'enfants « sorciers » par des foules hystériques, et par leur expulsion dans les rues, voire leur assassinat. Ces enfants, parfois guère plus âgés que des nourrissons, furent accusés de tous les méfaits possibles, et étaient même réputés, au moins dans le bidonville de Ndjili, voler nuitamment en escadrilles sur leurs balais magiques.

Les travailleurs humanitaires insistent sur le caractère radicalement nouveau du phénomène : « *Avant 1990, on n'entendait pas parler d'enfants sorciers à Kinshasa. Ces enfants que l'on accuse aujourd'hui de sorcellerie sont dans la même situation : ils sont devenus des fardeaux pour leurs parents, qui ne sont plus capables de les nourrir. Les enfants accusés d'être des "sorciers" appartiennent en général à des familles très pauvres.* »

Les églises charismatiques ont joué un rôle très important dans la diffusion et la légitimation des craintes liées aux enfants sorciers : de fait, les pentecôtistes présentent leur foi comme une armure divine contre la sorcellerie. L'hystérie des adultes et des enfants (qui ont développé de violentes phobies des chats, des lézards, et des longues nuits noires provoquées par les coupures de courant) a été exacerbée par la vaste diffusion de sordides vidéos chrétiennes montrant les confessions d'« enfants sorciers » et les exorcismes subséquents, effectués par des moyens incluant parfois la privation de nourriture et l'usage d'eau bouillante. Des chercheurs d'Usaid accusent directement l'industrie des « *prêcheurs autoproclamés* » qui « *installent leur chaire et distribuent leurs prédictions à ceux qui cherchent un remède simple à leur douleur et à leur malheur* ».

« *Lorsque les prophéties échouent, les prêcheurs attribuent aisément la continuation de la misère à des causes fallacieuses, comme la sorcellerie, en accusant les enfants d'en être l'origine parce qu'ils sont faciles à accuser et moins capables de se défendre. Une famille cherchant conseil auprès de son prêcheur peut par exemple s'entendre dire que c'est son enfant handicapé qui est la cause de sa souffrance prolongée, le handicap de l'enfant étant la preuve indiscutable du fait que c'est un sorcier ou une sorcière.* »

De Boeck affirme par ailleurs que les sectes religieuses maintiennent un ordre moral officieux au cœur de l'effondrement général, et que « *ce ne sont pas les responsables religieux eux-mêmes qui sont à l'origine de ces accusations ; ils se contentent de les confirmer, et, par là, de les légitimer* ». Les pasteurs organisent des séances de confession et d'exorcisme publiques appelées « *cures d'âmes* » : « *L'enfant est placé au centre d'un cercle de femmes en prières, et souvent en transe, qui tombent régulièrement dans un état de glossolalie, signe de la présence de l'Esprit saint.* » Mais les familles refusent souvent de récupérer leurs enfants une fois qu'ils ont été accusés, et ceux-ci se retrouvent alors à la rue. « *Je m'appelle Vany et j'ai 3 ans, a dit un enfant à De Boeck. J'ai été malade. Mes jambes se sont mises à enfler. Et puis ils ont commencé à dire que j'étais une sorcière. C'était vrai. Le pasteur l'a confirmé.* »

Les enfants sorciers, comme les vierges possédées de Salem au XVII^e siècle, semblent intérioriser de manière fantasmatique les accusations qu'on leur porte, et acceptent leur rôle de coupable sacrificiel de la misère de leur famille et de l'anomie urbaine. Un petit garçon a ainsi déclaré au photographe Vincen Beeckman : « *J'ai mangé huit cents hommes. Je leur fais avoir des accidents de voiture ou d'avion. Je suis même allé en Belgique grâce à une sirène qui m'a emmené jusqu'au port d'Anvers. Parfois, je me déplace en volant sur mon balai, parfois en volant sur une peau d'avocat. La nuit, j'ai 30 ans et j'ai cent enfants. Mon père a perdu son poste d'ingénieur à cause de moi – et puis je l'ai tué, avec l'aide de la sirène. J'ai aussi tué mon frère et ma sœur. Je les ai enterrés vivants. J'ai aussi tué tous les enfants pas encore nés de ma mère.* »

Beeckman soutient que, comme il n'y a pas de système de protection de l'enfance à Kinshasa, l'expulsion par leur famille des enfants accusés de sorcellerie n'est pas simplement une manière de justifier leur abandon, mais également « *une chance de les placer dans une communauté religieuse, où ils recevront une forme d'éducation et où ils seront nourris, ou de les faire entrer dans l'un des centres gérés par une ONG [organisation non gouvernementale] internationale* ». Mais la plupart des enfants sorciers, notamment les enfants malades et séropositifs, finissent tout simplement à la rue, et vont renforcer les rangs de l'armée urbaine, forte d'au moins trente mille éléments, composée d'« *enfants fuyeurs, d'enfants victimes de maltraitance, d'enfants déplacés par la guerre, d'enfants soldats qui ont déserté, d'orphelins et de célibataires* ». (...)

(...)